

# EXPÉDITION SCIENTIFIQUE EN MÉSOPOTAMIE.

---

## INTRODUCTION.

---

### VOYAGE EN SYRIE.

Le 8 août 1851, le Ministre de l'intérieur, M. Léon Faucher, proposa à la sanction de l'Assemblée nationale un projet de loi autorisant le Gouvernement à envoyer en Mésopotamie et en Médie une expédition scientifique et artistique, destinée à l'exploration de ces contrées lointaines. La loi fut votée d'urgence, et un crédit de 70,000 francs affecté aux besoins de la mission.

Après avoir proposé la direction de cette expédition à plusieurs hommes éminents, qui ne purent accepter l'offre honorable que le Ministre leur faisait, le Gouvernement arrêta son choix sur M. Fulgence Fresnel, ancien consul de France à Djeddah, apprécié dans le monde savant pour sa connaissance profonde de la langue arabe littéraire et vulgaire. On lui adjoignit comme collaborateurs M. Félix Thomas, grand prix de Rome pour l'architecture, ainsi que l'auteur de ces pages.

Le 1<sup>er</sup> octobre, l'expédition ainsi composée quitta Paris. Des circonstances particulières ne lui permirent pas de s'embarquer, à Marseille, avant le 9 octobre, époque où elle prit passage sur le bateau des Messageries nationales, *l'Hellespont*, qui la transporta à Malte.

### MALTE.

Il n'entre pas dans l'intention de l'auteur de consigner dans ce livre ses impressions personnelles sur les villes d'Italie où il toucha dans sa route. Seulement nous remarquons que

l'expédition fut retenue pendant douze jours à Malte pour attendre le départ d'un bateau destiné pour la Syrie.

Le voyage devant être principalement archéologique, puisqu'il était entrepris dans le but spécial d'agrandir le domaine de l'archéologie asiatique, l'expédition dut profiter de son séjour forcé sur l'ancienne île de Mélité pour visiter les ruines remarquables que plusieurs auteurs ont assignées à la domination des Phéniciens, mais qui, à plus juste titre, doivent être considérées comme libyques. Il existe peu d'endroits où l'art naissant de l'architecture (si toutefois il est permis de prendre ces ruines pour des œuvres d'art) se soit conservé dans une forme si grossièrement primitive.

Le vaste rocher qu'on nomme l'île de Malte, un des points de la terre où la population est le plus agglomérée sur un moindre espace, dut probablement sa première colonisation aux aborigènes libyens, et fut ensuite conquis par les Phéniciens. Encore aujourd'hui on trouve des monnaies remontant à l'époque de cette première colonisation, et qui présentent un nom complètement différent<sup>1</sup> de celui qui fut connu des Grecs, et que l'île a conservé depuis. Les Phéniciens, maîtres des mers jusqu'à l'époque de la suprématie maritime de Carthage, avaient reconnu l'importance de la possession de Mélité, qui, placée au milieu de la Méditerranée, formait le trait d'union entre l'Europe et l'Afrique. Ils y avaient fondé des centres d'habitation et des temples, et, si aucune ruine ne s'en est conservée, les médailles et les inscriptions recueillies à Malte attestent suffisamment l'importance de la population sémitique d'origine phénicienne. Quant aux temples antérieurs à cette prise de possession, les ruines en ont survécu à la dernière trace de ceux qui les bâtirent. Je ne parlerai pas ici du temple des Géants sur l'île de Gozzo, l'antique *Gaulos*, que nous n'avons pu visiter à cause du danger de la traversée à cette époque de l'année. Je citerai un temple récemment découvert à Malte, et connu dans la population maltaise sous le nom de *Hadjar kim*, qui, je crois, veut dire *Pierre élevée*. Quelques savants ont voulu y reconnaître le nom de *Cham*, mais je regrette de ne pouvoir accéder à cette opinion.

Le 18 octobre 1851, nous quittâmes La Valette, où nous étions établis, pour visiter les ruines de l'île. Un médecin d'une des premières familles maltaises, M. Casolani, avait bien voulu nous servir de guide et nous offrir dans sa villa une cordiale hospitalité. Nous nous dirigeâmes vers la ruine de *Hadjar kim*, composée de trois sanctuaires d'une forme elliptique, mais d'une grandeur inégale. Ils sont construits d'énormes pierres qui paraissent à peine taillées, et qui n'en indiquent aujourd'hui que l'enceinte. Dans l'abside du compartiment principal se trouve un autel fait d'un bloc de grès à moitié dégrossi. Derrière cet autel, on voit dans le mur un grand trou donnant accès dans un réduit assez grand pour cacher un homme; cette ouverture servait probablement à faire parvenir dans l'intérieur du bâtiment la voix d'une personne chargée d'énoncer la volonté divine, soit pour intimider des ordres aux

<sup>1</sup> Les légendes attribuées à l'île de Malte portent און, peut-être און-און « Ile du poisson; » probablement le prototype du grec Οἰnone, nom antique d'Égine.

## INTRODUCTION.

3

croyants, soit pour rendre des oracles. Dans une autre partie de ce sanctuaire, nous vîmes un autel mieux travaillé, ayant la forme d'un prisme à trois faces posé sur sa base, et d'un mètre de hauteur : la surface supérieure, qui débordait sur le corps du monument, était assez régulièrement taillée. Nous constatâmes une cassure faite très-récemment, et un individu qui était avec nous exprima l'opinion que ces mutilations devaient être l'œuvre de quelque Anglais, qui avait voulu se procurer un morceau de ce monument. Partout, en Orient, on rencontre des traces de ces actes de vandalisme, occasionnés par la manie des collectionneurs britanniques.

Ce monument, comme les autres de même espèce, est bâti de grandes pierres superposées sans mortier; le poids seul des blocs en empêche la chute. A peu de distance du *Hadjar kim*, mais plus rapproché de la mer, en face d'une île formée d'un seul rocher, et nommé *Filfil*, se trouve un monument du même genre, construit avec plus d'art, mais moins grand : son nom est *Mnaidra*. Il est connu depuis longtemps et a été décrit plusieurs fois.

Deux jours avant cette excursion, nous avons visité quelques autres débris de la civilisation antique de l'île de Malte, situés près de Marsa-Scirocco, dans le nord de l'île. Il s'y trouve une ruine d'un aspect très-peu intéressant, s'élevant à deux mètres au-dessus du sol, et formée, comme les autres, de pierres à peine taillées et posées l'une sur l'autre sans mortier. La porte de ce sanctuaire, qu'on décore du nom de temple d'Hercule, est si basse et tellement obstruée par des pierres, qu'il faut se courber pour y pouvoir entrer. Parmi les antiquités les plus intéressantes, nous citons les restes d'anciennes citernes, peut-être phéniciennes, formées de pierres rectangulaires bien taillées. C'est, je crois, de tous les monuments de Malte, celui qui est le plus soigné, et dont l'aspect blesse le moins les yeux habitués à une régularité symétrique. Ces citernes sont évidemment le point de départ de la construction des citernes antiques, et peuvent passer, pour ainsi dire, pour des embryons de cette architecture, dont les citernes byzantines connues sous le nom de *mille et une colonnes* de Constantinople, nous offrent un si magnifique spécimen.

Il serait très-hasardé de vouloir reconnaître dans ces ruines celles des sanctuaires dont les écrivains de l'antiquité ont parlé. Ptolémée cite à Malte deux temples, consacrés, l'un à Hercule, l'autre à Junon; ce dernier était, selon le géographe d'Alexandrie, cinq minutes de latitude plus au nord que le temple d'Hercule. Mais la structure des monuments ne nous autorise guère à supposer que la ruine de *Hadjar kim* nous représente les restes du célèbre *fanum Junonis*, dont parle Cicéron dans le quatrième discours contre Verrès; et tout au plus pourrait-on admettre que le temple d'Hercule des Phéniciens fût celui dont nous venons de donner la description.

Bien que la population primitive de Malte ait été phénicienne, il paraît que peu de vestiges en restent aujourd'hui. Presque partout ailleurs, les invasions étrangères ont été absorbées par la population primitive : il en est ainsi en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie.

Mais Malte formait à elle seule un territoire trop restreint, et possédait une population trop peu considérable, par rapport aux nouveaux éléments introduits depuis la première colonisation, pour nous offrir ce phénomène. Grecs, Romains, Arabes, Italiens, tous sont venus, à tour de rôle, s'imposer comme maîtres, et ils se sont réellement fondus avec l'antique élément phénicien, en constituant un type particulier et une race distincte, qui se reconnaît facilement parmi les habitants des côtes de la Méditerranée.

Leur figure bouffie, leur nez épaté, leur taille trapue, leurs gros yeux sortant de la figure, ne font ressembler les Maltais ni aux Chananéens, ni aux Arabes, et encore moins aux Grecs; ils proviennent d'un mélange de tous ces peuples, produit dans des circonstances exceptionnelles.

C'est certainement l'élément arabe qui prédomine dans cette combinaison; le plus concluant des indices qui dénotent cette prépondérance, c'est la langue arabe qui se parle actuellement à Malte : l'idiome corrompu, dans lequel on s'était flatté naguère de rencontrer le seul débris existant de la langue punique, n'a, examiné de plus près, donné à l'analyse qu'un résidu de la langue du Koran, défigurée par une prononciation barbare. Et, quoique les habitants de Malte soient tellement fanatiques, que les Anglais n'avaient pas même un temple protestant il y a quelques années, ils parlent la langue de ceux qu'ils regardent comme les plus abjects des mécréants. La ville de Citta-Vecchia, pleine des souvenirs et des reliques de l'apôtre saint Paul, et où ce dernier, à entendre les Maltais, fit le plus grand nombre de conversions, s'appelle, dans leur langage, comme la cité sainte de l'Arabie, Médinah.

Cette vieille ville Médinah fut la capitale de l'île avant que le grand-maître de l'ordre de Malte, La Valette, eût transporté le siège du gouvernement dans la ville qu'il fonda et qui porte son nom. Sans donner une grande valeur aux prétentions, d'ailleurs respectables, des Maltais, il y a néanmoins des preuves certaines que l'île fut de très-bonne heure habitée par un grand nombre de chrétiens, témoin les catacombes très-intéressantes et fort étendues qui en recèlent les restes; ces lieux de réunion souterrains abritaient les sectateurs de la foi nouvelle contre la fureur désespérée du paganisme mourant.

La belle église de Saint-Paul est bâtie au-dessus d'une crypte dans laquelle se trouve la grotte où Saint-Paul se cacha, selon la légende, pour se soustraire aux persécutions de Publius. Dans la sacristie on voit, à côté d'un portrait du roi Roger de Sicile, l'image de l'apôtre; mais on aurait tort d'y chercher une figure de saint telle qu'on les présente généralement, pleine d'une humilité profonde; au contraire, ce portrait remarquable nous présente l'apôtre comme il a pu être réellement: d'une petite taille assez fortement constituée, d'une figure spirituelle, ironique même, d'un type judaïque bien prononcé, ainsi qu'il convenait au fils de Benjamin, des traits qui n'excluent ni la passion, ni la finesse, mais qui ne dénotent pas la bonté, incompatible, en effet, avec la fougue meurtrière de Saulus et la fermeté inébranlable de saint Paul.

Malte est pour l'Européen le seuil de l'Orient; ici déjà se montrent les différences qui

## INTRODUCTION.

5

existent entre la vie de l'Occident et celle du Levant. Le voyageur voit, à sa grande surprise, des mœurs et des coutumes séculaires, qui sont diamétralement opposées aux siennes. Les femmes, si elles ne sortent pas complètement voilées comme les Levantines, ont dans leur mantelet, appelé *faldetta*, un moyen pour se soustraire aux regards des étrangers indiscrets; contrairement à nos habitudes, les Maltaises tiennent à marcher les pieds nus et la tête couverte; elles ne connaissent plus la vie de société européenne, à laquelle elles préfèrent l'isolement oriental. Le ciel même, montrant Canopus et des constellations inconnues des Européens, nous initie au monde méridional.

Mais, comme Malte est la porte de l'Orient pour l'Européen, elle forme l'entrée de l'Occident pour l'Oriental. C'est à ce point de vue que les Phéniciens attachaient une grande importance à la possession de Malte, circonstance qui n'a pas échappé à Diodore, quand il s'exprime ainsi :

« Malte est une île colonisée par les Phéniciens qui, lorsqu'ils étendirent leur commerce jusqu'à l'ouest de l'Océan, y établirent une station parce qu'elle a de bons ports et est située au milieu de la mer. »

D'antiques légendes ont illustré cette île et ses dépendances. Une ancienne opinion, sauvée de l'oubli par l'*Etymologicum magnum*, nous apprend que Gaucos, actuellement Gozzo, avait renfermé un sanctuaire de la Vénus Calypso; on l'assimilait à l'île d'Ogygie, si célèbre par le séjour du héros d'Ithaque. Une autre légende, conservée par Ovide<sup>1</sup>, nous rappelle le mythe de la romantique Didon. Selon cet auteur, Anna, sœur de Didon, obligée d'éviter la fureur d'Iarbas, se serait réfugiée à Mélité, où elle aurait vécu trois ans sous l'égide du roi Battus.

Sans faire remonter l'importance de Malte jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, comme le font les écrivains indigènes, nous sommes bien obligé de reconnaître la célébrité dont l'île jouissait dans l'antiquité. Si aujourd'hui elle envoie ses fils dans tous les parages de la Méditerranée, elle fondait autrefois des colonies, comme, entre autres, Acholla dans la Zeugitane en Afrique, qui, encore de notre temps, est remplie de Maltais.

Les Romains, aspirant à la domination de la Méditerranée, comprirent de bonne heure l'importance de la possession de Malte, et leur règne sur les mers ne date réellement que de la prise définitive de cette île par le consul Sempronius, en l'an de Rome 535, au commencement de la seconde guerre punique. Malte eut à se plaindre, comme tant de pays conquis, de la cupidité des gouverneurs romains; nous connaissons les détails de la spoliation de l'île par Verrès. Pendant plus de cinq siècles, l'île resta sous la domination des Romains; elle passa successivement, à des époques plus rapprochées, sous la domination de maîtres barbares; devenue vandale (454), gothique (464), elle fut réunie à l'empire de Byzance en 533. Cette conquête, accomplie par Bélisaire, soumit Malte, pendant trois siècles, au sceptre des empereurs d'Orient, jusqu'au temps où les Arabes s'y établirent, et y introduisirent la langue qui s'y parle encore. Leur domination ne dura que deux cents ans (jusqu'en 1090); mais leur

<sup>1</sup> Ovide, *Fastes*, liv. III, v. 567 et suiv.



influence s'y est perpétuée. La domination des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (de 1530 jusqu'à 1798), l'occupation passagère des Français (1798-1800) et le règne des Anglais, qui date du commencement de notre siècle, n'ont pas pu effacer l'empreinte profonde qu'y a laissée la conquête musulmane.

L'île acquiert chaque jour une plus grande importance; la nouvelle pentapole, qui en vérité, ne forme qu'une ville, bien qu'elle se compose de cinq bourgs portant des noms sonores (La Valetta, Floriana, Senglia, Burmola et Vittoriosa), présente un ensemble de fortifications des plus redoutables. Ce nouvel essor est dû aux institutions que la sagesse britannique a octroyées à la population ingrate; car celle-ci ne voit qu'avec haine ses bienfaiteurs hautains, qu'elle appelle des *judaisants*, à cause de leur rigide observation du dimanche. Ces institutions libérales n'auraient pu prospérer sous la férule des chevaliers de Saint-Jean, moralement gangrenés; les sciences y fleurissent aussi bien que le commerce, et Malte possède une université où l'on fait de bonnes études, une belle bibliothèque, et un musée remarquable.

C'est ce dernier qui renferme l'inscription célèbre en grec et en phénicien, dont l'étude, commencée par Barthélemy, a inauguré la découverte, aujourd'hui si avancée, de la paléographie phénicienne. Comme cette dernière forme le point de départ pour le déchiffrement des autres documents sémitiques parvenus jusqu'à nous, et qu'elle se lie étroitement aux recherches sur les écritures de la Babylonie et de l'Assyrie, on conçoit l'intérêt que nous a inspiré l'ancienne colonie phénicienne, dont les vestiges ont jeté un jour si éclatant sur la connaissance de l'Asie antique tout entière.

Le bateau à vapeur des Messageries nationales était attendu pour le 26 octobre; mais une tempête violente l'avait arrêté. Il n'arriva que le lendemain, et nous pûmes enfin quitter La Valette. Le bateau *le Caire* nous accueillit pour nous mener directement à Alexandrie. Notre traversée fut assez heureuse; malgré la saison avancée, nous n'eûmes à essayer qu'une fois une tempête, et nous mouillâmes en vue de la cité des Ptolémées le 31 novembre 1851.

#### ALEXANDRIE.

Le voyageur qui pour la première fois visite une cité d'Orient sera complètement désillusionné, s'il arrive avec des idées préconçues sur la splendeur orientale. Et encore ni Alexandrie, ni Smyrne, ni Constantinople, ni Beyrout, ne peuvent donner une exacte idée du Levant, ni faire comprendre en quoi la vie orientale diffère de celle de l'Occident. Toute échelle de la Méditerranée, comparée avec une localité de l'intérieur, a encore un aspect qui rappelle l'Europe; à chaque pas on y rencontre l'influence puissante de la civilisation occidentale. Quand je lisais les enseignes de marchands ou de cabarets, écrites simultanément en français, en italien et en arabe, je me figurais encore que la proximité de l'Europe se révélait dans la coexistence des langues; mais bientôt nos pérégrinations ultérieures me devaient faire connaître que le fait de l'existence d'une enseigne rappelait seul le pays des

## INTRODUCTION.

7

Francs. Quand je voyais les noms des rues écrits sur les murs, ou les numéros des maisons barbouillés en ocre rouge au-dessus des portes, je ne comprenais pas non plus que, bien que quittant l'Europe, je n'étais pas encore en Orient. Dans une grande rue médiocrement pavée, que nous dûmes traverser pour arriver à l'hôtel d'Angleterre, j'aperçus un équipage : c'était celui de Saïd-Pacha, actuellement vice-roi d'Égypte. La simplicité du carrosse de ce haut personnage ne me plut guère; car je ne me doutais pas que je ne verrais plus d'autre véhicule de cette nature avant d'arriver, deux ans et demi plus tard, dans la ville européenne des sultans.

Mais, si, d'un côté, je croyais reconnaître l'Orient là où j'aurais dû reconnaître l'influence européenne, je l'apercevais bien, d'autre part, dans tous les éléments qui constituent la vie orientale. En posant le pied sur le sol de l'Égypte, nous nous vîmes entourés par des gens de toutes les couleurs, de toutes les races; car Alexandrie n'est pas seulement le point de contact de l'Europe et de l'Inde, elle relie l'Orient à l'Occident arabe (Maghreb), et l'on y remarque, les uns à côté des autres, les costumes du Maroc et ceux du Hadramaut.

En débarquant, le voyageur est assailli par des porte-faix, guides, commissionnaires, serviteurs de places, agents d'hôtels, tels qu'on les rencontre généralement dans les échelles de la Méditerranée; mais en aucun lieu on ne rencontre autant de races diverses qu'à Alexandrie. En débouchant sur la grande place, et même avant d'y arriver, on est abordé par une foule de jeunes garçons qui offrent leurs baudets pour visiter la colonne de Pompée ou les aiguilles de Cléopâtre; ils parlent généralement un langage qui n'appartient à aucun idiome, bien qu'il ait l'avantage d'être assez clair. D'après la nationalité qu'ils attribuent à l'étranger, ils l'abordent ou par *mossiou*, ou par *signor*, ou par *sir*, ou par *khaouadja*, et à cette interpellation ils ajoutent: *baudé Bombé billar*. Pour comprendre cette offre de service, il faut savoir que, par une étrangeté bizarre, mais générale, aucun Arabe ne peut prononcer la lettre *p*. Le *Bombé billar* n'est autre chose que la prétendue colonne de Pompée, nommée *Pompey pillar* par les Anglais qui, à leur passage pour l'Inde, ne manquent jamais de visiter ce monument curieux.

La nouvelle ville d'Alexandrie occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne cité<sup>1</sup>. L'importance journallement croissante d'Alexandrie ne date que de l'avènement de Mohammed Ali, et cette ville s'est développée précisément dans la direction de l'antique capitale des Lagides. Les anciens quartiers qui s'étendirent jadis vers l'est, vers l'ouest et vers le midi, et qui couvraient un immense espace, sont encore déserts; mais tout porte à croire qu'ils seront bientôt habités, car il semble réservé à l'influence croissante de la civilisation européenne sur l'Égypte, de rendre à la cité d'Alexandre son antique splendeur, que lui avaient enlevée le glaive des Arabes, en transportant le chef-lieu du gouvernement au Caire, et la hardiesse des navigateurs portugais, en déplaçant la voie des Indes.

C'est dans la partie est de la ville, le long du port qui jadis s'appelait Eunoste, entre le

<sup>1</sup> Le môle du *Heptastadium*, qui joignait l'île du Phare au Sérapéum, forme aujourd'hui un isthme assez large.

Phare et le Sérapéum, qu'a été bâti le nouveau quartier franc. Les notabilités européennes habitent toutes aux abords d'une grande place, nommée *place des Consuls*; elle est d'une régularité assez froide, qui ne rappelle que trop celle des places modernes de l'Occident, sans en offrir en même temps ni la beauté ni la propreté. Toutefois c'est encore une place telle que nous n'en devons plus voir dans notre voyage en Asie; car un caractère distinctif de la ville orientale réside justement dans le cachet particulier que lui donne son *meidan*, la place publique, destinée aux *fantasias* équestres; mais on pécherait ou par ignorance ou par ironie, si l'on voulait appliquer au *meidan* oriental (celui de Constantinople, qui date des Grecs, seul excepté) la désignation pompeuse d'hippodrome.

Il ne reste rien de la ville antique, sauf la prétendue colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre. Ces aiguilles de Cléopâtre (traduction de l'arabe *أعمدة*) ne sont autre chose que des obélisques du roi Touthmosis III.

De même, le monument attribué à tort à Pompée, et qu'on a si souvent décrit, n'est pas non plus consacré à l'adversaire de Jules-César, ou, du moins, rien ne prouve qu'il le fut jamais. Cependant il est peut-être d'une époque plus ancienne que ne l'a fait supposer l'inscription qui, gravée sous le règne de Dioclétien (284-304), a été lue en premier lieu par Wilkinson; elle est ainsi conçue :

Τὸν τιμιώτατον αὐτοκράτορα  
 Τὸν πολιοῦχον Ἀλεξανδρείας,  
 Διοκλητιανὸν τὸν ἀνίκητον,  
 Πούβλιος, ἐπαρχὸς Αἰγύπτου,  
 ἐπ' ἀγαθῶ.

Cette inscription semble avoir trait à une statue de Dioclétien, posée sur la colonne par Publius, gouverneur d'Égypte.

La ville des Ptolémées, déchue de sa première grandeur, depuis la soumission de l'Égypte à Auguste, a dû se souvenir longtemps de la catastrophe arrivée sous le règne de Caracalla, qui massacra les habitants parce qu'ils s'étaient permis une plaisanterie à son égard. Les Alexandrins avaient surnommé cet empereur *Geticus*, vainqueur des Gètes, parce qu'il avait assassiné son frère Géta; mais ils durent cruellement expier le crime d'avoir donné cours à leur indignation comprimée.

J'ai nommé les deux monuments qui se trouvent à la surface de la terre; mais le sol recèle encore beaucoup de débris de sculpture et d'architecture helléniques. Ce terrain, qui n'a jamais été exploité au point de vue de l'histoire et de l'art, sera une mine féconde pour celui qui aura le courage d'y faire des fouilles. Plus d'une fois on m'a dit, à Alexandrie, qu'on ne bâtissait pas en dehors de la ville moderne sans rencontrer des constructions antiques.

Ces fouilles devraient s'effectuer avant que l'agrandissement de la ville actuelle recouvrît pour longtemps les débris qui se trouvent profondément ensevelis.

Les découvertes de cette nature ne sauraient que stimuler le zèle des habitants actuels et



## INTRODUCTION.

9

leur inspirer le désir dont on n'aperçoit que trop le manque absolu, de se rendre dignes, sous le rapport de l'architecture, de leurs illustres devanciers. Un théâtre antique, s'il était découvert, ferait rougir les Alexandrins de nos jours, si jaloux de leur prospérité naissante, et les déterminerait probablement à abandonner le bouge ignoble où aujourd'hui on représente des opéras italiens. Dans une sale rue, mal famée et mal peuplée, un escalier étroit et dérobé, tels qu'on les voyait naguère dans la Cité de Paris, conduit au temple de Melpomène et de Thalie; l'entrée n'est pas en désaccord avec la salle, et la troupe d'acteurs semble être favorisée aussi peu des Muses que de la fortune. Poussé par le désir de voir une pièce de théâtre européenne dans la cité des Lagides, j'assistai à une représentation de *Lucia di Lamermoor*; mais j'en sortis plein de pitié et pour les acteurs et pour la ville d'Alexandrie.

Après avoir séjourné à Alexandrie pendant trois jours, nous nous embarquâmes sur le bateau qui nous y avait conduits. Parmi nos compagnons de voyage se trouvait un témoin oculaire de la découverte de Ninive, et qui avait participé à toutes les difficultés avec lesquelles M. Botta avait eu à lutter. C'était M<sup>sr</sup> Valerga, alors coadjuteur de l'archevêque de Babylone en résidence à Mossoul, actuellement patriarche latin à Jérusalem.

## BEYROUT ET SES ENVIRONS.

Comme nous venions d'Alexandrie, il nous était interdit de débarquer à Beyrouth, et nous dûmes d'abord purger notre quarantaine. Nous dûmes nous rendre au lazaret, qui se trouve à une demi-heure au nord de la ville même. Cette première entrée en Asie ne fut pas très-encourageante; car il n'est pas certain si les lazarets de l'Asie ont été établis pour désinfecter ou pour infecter le voyageur qu'ils hébergent. Malheur au touriste qui y entre sans avoir pris la précaution de s'approvisionner de tout ce qui est nécessaire à la vie, car il est enfermé sans trouver autre chose que les murs nus et de la vermine. Grâce à la prévoyance du consul général de France, M. de Lesparde, que son dévouement héroïque pendant l'épidémie terrible de Gènes a enlevé trop tôt à l'État et aux siens, notre captivité fut moins dure que celle de beaucoup d'autres voyageurs. Nous fûmes cependant bien aises de quitter notre prison après cinq jours. Ces journées quarantaines se comptent fort heureusement d'une autre manière que la journée de l'année civile et de l'observatoire; d'après la coutume des Romains, on porte au bénéfice du voyageur le premier et le dernier jour, qu'ils soient pleins ou non, de sorte que, étant entrés mercredi soir, nous fûmes élargis le dimanche matin.

Nous fîmes le trajet à la ville par mer et débarquâmes au port de Beyrouth; l'autorité consulaire avait pris tous les soins pour que ce voyage se fît sans trop d'entraves. J'ai parlé du port de Beyrouth, et j'ai hâte de rectifier cette expression. Il mérite tout au plus le nom de lieu de débarquement, d'échelle; car, à l'exception d'Alexandrette et de Séleucie, Suédieh aujourd'hui, la côte de Syrie est complètement dépourvue de port; et encore ceux que je

viens de citer ne sont guère dans des conditions bien satisfaisantes. Toutefois, et en ceci l'échelle de Beyrouth devait nous inspirer de l'intérêt, le lieu du débarquement est sur l'emplacement d'un ancien édifice orné de colonnes, que la mer a englouti.

Nous reviendrons sur Beyrouth et les objets remarquables que cette ville contient; nous rendrons d'abord compte d'une excursion faite à Baalbek.

#### BAALBEK.

Nous ne nous ferons pas l'écho de ce qui a déjà été dit sur les merveilles de l'antique Héliopolis, car, à coup sûr, nous donnerions moins d'indications que plusieurs d'entre nos devanciers. Robert Wood, dans son magnifique ouvrage, a sur nos contemporains et, à plus forte raison, sur nos successeurs, le précieux avantage de parler de choses qui existaient encore de son temps dans un état de conservation bien différent de celui qu'on observe aujourd'hui.

La conviction de notre infériorité s'explique par les faits dont nous avons été, en quelque sorte, témoins oculaires. Nous croyions que l'ère du vandalisme était finie, même en Turquie; mais nous comptions sans la cupidité de ceux qui gouvernent ces contrées au nom des sultans. Des corniches gigantesques étaient tombées d'en haut; on nous dit qu'un certain pacha était l'auteur de cette dégradation; il avait, selon nos guides, volé le plomb qui attachait cette partie à l'édifice. Comme à Malte, nous avons également vu des traces non équivoques de mutilations récentes faites par des amis forcenés de l'art antique.

Nous partîmes, M. Thomas et moi, le 11 novembre, de Beyrouth. Dans le commencement de notre voyage nous suivîmes la grande route de Damas. Ce n'est pas une route, dans le sens que nous attachons à ce mot. Les chemins de l'Orient ne sont pas les œuvres des hommes, mais celles des chevaux, des mulets, des ânes et des chameaux, qui, depuis des temps immémoriaux, ont creusé dans le sentier les empreintes de leurs sabots. La route de Damas à Bérytus était, du temps d'Éliéser, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Le mot arabe *dherb* de *dharab*, frapper, semble bien indiquer une origine à laquelle les ingénieurs des ponts et chaussées sont parfaitement étrangers.

Aussi longtemps que nous étions au pied du Liban, on voyait encore les sillons innombrables dont l'ensemble compose une route orientale; mais, une fois entrés dans la montagne, nous ne pouvions plus rien distinguer. La route devenait de plus en plus périlleuse; très-souvent on se trouvait au bord d'un abîme, et je frémissais en pensant qu'un simple faux pas de mon cheval pouvait me précipiter dans le gouffre. Depuis, plus d'une personne m'a assuré que les accidents sont très-rares; les chevaux de ce pays ont, surtout dans les endroits les plus périlleux, le pas tellement sûr, qu'ils suppléent à l'incurie des Turcs, qui négligent une des principales voies de leur empire d'une manière impardonnable.

Plus nous montions, plus l'aspect devenait désolé; une seule récréation nous était ménagée toutes les fois que le chemin tournait de manière à nous faire voir la mer. Après quatre heures